



Messieurs,

Suivant votre désir je vous envoie quelques poésies, en vous souhaitant tout le succès que mérite votre belle et intéressante publication.

Bien à vous

E. Brissaud

—*—
LABOREMUS

à S. A. R. Monseigneur le Prince G.

À la loi du travail soyez toujours fidèle
Le travail est pour l'homme un maître bienaisant,
Il entretient en nous la divine étincelle
Qui d'un être charnel fit un esprit pensant.
C'est lui qui nous aidant à sonder tout mystère
Affranchit la raison des préjugés trompeurs,
Fait jaillir à nos yeux des sources de lumière
Et nous rend à la fois plus heureux et meilleurs.
La vie est un combat, le bonheur n'est qu'un rêve,
Seul, le travail permet d'inaffables espoirs,
Et si pour être heureux il faut lutter sans trêve,
Faisons-nous du travail le premier des devoirs.
Qu'importe si parfois, dans le cours de la vie,
La tâche qui s'impose est pénible à remplir :
Le devoir est un poids sur lequel on s'appuie
Pour marcher droit au but, sans plier ni faillir !

Athènes 1909.



PETIT NOËL

L'enfant : PETIT NOËL, si j'en crois ma grand' mère.
A l'heure même où le Sauveur naquit,
Quand un enfant t' en faisait la prière,
Tu descendais du ciel pendant la nuit.



En se couchant sous ses rideaux d'albâtre
Il s'endormait ce jour là plein d'espoir
Et le matin trouvait toujours dans l'âtre
Ce qu'il avait déjà rêvé le soir.



Dans ses souliers tu mettais en cachette,
suivant le sexe et l'âge, un petit don;
Pour le garçon un sabre, une trompette
Et pour la fille, un bébé de carton.



Petit Noël, nous t'attendons encore,
Mais c'est en vain ; nous avons beau prier,
Tu restes sourd à l'enfant qui t'implore
Et ne viens plus visiter son foyer.



Petit Noël : « Hélas ! enfants, depuis bien des années
En vain je cherche à descendre chez vous,
Qu'avez-vous fait des vastes cheminées,
Par où, la nuit, j'apportais vos joujoux.



Si large était l'âtre de vos grands-pères
Qu'on y pouvait aisément pénétrer.
Mais aujourd'hui tous vos calorifères
Sont trop étroits pour que j'y puisse entrer.

25 X^{br}.



CHAGRIN D'AMOUR

à M^r S. P. après la rupture de ses fiancailles.

DANS ces chagrins d'amour où le cœur se consume
Pourquoi fermer notre âme à tout rayon d'espoir :
Quand l'étoile pâlit et s'éteint dans la brume,
Sommes-nous condamnés à ne plus la revoir ?
La fortune a parfois de terribles caprices
Et peut nous abîmer du jour au lendemain,
Mais elle a des retours, des heures bienfaitrices,
où plongés dans le gouffre, elle nous tend la main.
Croyez-moi, de ce triste et douloureux naufrage
Ne gardez nulle épave, aucun débris trompeur,
Qui puisse à vos regards en retracer l'image
Et nourrir en secret une vaine douleur.
Jour que, dans ce malheur, l'âme en vous se relève,
De l'ivole à jamais brisez le souvenir,
Le mal doit vous souffrez s'enfuir comme un rêve,
Que les blancheurs de l'aube ont fait évanouir.

Athènes 1904





A M^{ELLE}. G.

JE VOUDRAIS aujourd'hui, pour la nouvelle année
Pouvoir vous souhaiter un mérite, un talent,
Dont le Ciel par erreur ne vous eût point ornée
En vous créant.



Mais ce serait, je crois, poursuivre une chimère
Et mieux vaut en cela ne plus m'ingénier,
Car, vraiment, plus je cherche et plus je désespère
De découvrir en vous ce qu'il put oublier.

Athènes



POESIE DE JEUNESSE

POUR UN BAISER

OUI, j'aime à contempler par une nuit sans voiles
Les astres dispersés dans l'infini des cieux,
Mais je préfère encore aux rayons des étoiles
Un regard de tes yeux.



Des fleurs j'aime à goûter plus que je ne puis dire
Les suaves odeurs, mais aucune pour moi
N'a de parfum plus doux que celui qu'on respire
En s'approchant de toi.



J'aime les doux concerts, l'harmonie adorable
De la brise et des flots, le murmure des bois,
Mais tous ces bruits charmants n'ont rien de comparable
Aux accents de ta voix.

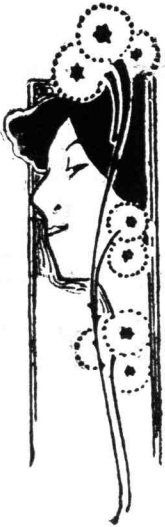


On dit que rien n'apaise une douleur extrême,
Mais quand mon âme est triste, il n'est pas de chagrin
Qu'un sourire de toi ne calme à l'instant même
De son charme divin.



Le monde a ses plaisirs, l'amour a ses ivresses,
Mais je n'en veux plus rien si je puis déposer
Sur ta lèvre entr'ouverte aux plus chastes caresses
L'offrande d'un baiser.

Paris 1859



MON ÉPITAPHE ANTICIPÉE

A cet instant suprême où mes yeux remplis d'ombre
Vont bientôt se fermer pour l'éternel sommeil,
A l'heure où tout en nous s'anéantit et sombre
Dans le fatal linceul de la nuit sans réveil,

D'un doute encor mon âme est poursuivie :
A qui des deux dois-je le meilleur sort ?
Est-ce à la France, où j'ai reçu la vie,
Est-ce à la Grèce, où j'ai trouvé la mort ?

Athènes..... ?

PLAINTÉ

POÉSIE GRECQUE

QUE de fois n'ai-je pas, seul, errant sur la plage
Interrogé le flot qui v'ent s'y dérouler,
Le priant de porter jusque sur ton rivage
Les larmes que pour toi j'y suis venu mêler.
Hélas ! en expirant la vague ne me laisse,
Sans doute par pitié, que d'informes débris,
Quelques flocons d'écume. Insensé ! qui ne cesse
De contempler ces flots et qui n'ai pas compris

Que cette écume si subtile
Est l'image de son amour
Et mon espoir non moins fragile
Que ces frêles débris d'un jour !

Athènes 1900

EUGÈNE BRISSAUD

